

## Reprises

---

Number 125, May 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61733ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(2010). Review of [Reprises]. *Moebius*, (125), 145–152.

## REPRISES

Les deux textes qui suivent sont déjà parus dans le n° 123 de *Mæbius*, sous le thème « Filiation et transmission », dans une version qui n'a pas plu aux auteurs. Nous les reprenons donc ici à leur demande.

GINETTE DESMARAIS

### *La maison*

C'était une maison de campagne, au bord d'un rang. Le vent et la pluie avaient décapé ses vieilles planches. Un toit de tôle ondulée, deux lucarnes, des excréments de mouche plein les vitres. La galerie ouvragée courait sur les côtés et la façade et rejoignait la cuisine d'été greffée à sa droite. Nous l'avions achetée à cause de cette galerie interminable qui empiétait sur la route au point de causer un problème de cadastre. On était en juillet. En buvant une bière fraîche, on délimitait le tour des fenêtres avec de la peinture jaune. De temps en temps, une automobile passait en trombe, projetant de la terre de chaque côté du rang. Le courant d'air faisait retomber la girouette de notre boîte aux lettres. Puis, le silence. Vers l'est, à deux kilomètres, le clocher du village et quelques silos à grains traçaient à l'horizon des silhouettes ennuyeuses. Même les terres en jachère qui nous faisaient face se déroulaient platement, sans même un arbre. Seulement quelques corneilles, qui planaient avant de s'abattre dans les graminées. Le ciel créait des journées éblouissantes ou désespérées, c'était selon. À cinq cents mètres vers la gauche, il y avait une ferme laitière. Notre voisin, un vieux père de famille, s'affairait de l'aube au couchant sur sa terre, aidé de sa femme et de ses enfants, tous indifférents à notre présence. On pouvait voir leurs chevaux s'ébattre par petits groupes, et leurs vaches, le soir venu, cheminer vers l'étable, en contournant des bosquets d'érables.

Un dimanche, nous étions assis sur la galerie, les jambes dans le vide, un peu amorphes à cause de la chaleur et prostrés dans un silence profond. Nous fixions une voiture qui arrivait du village. Elle ralentit et s'arrêta devant nous. Le conducteur baissa la vitre. Il y avait dans cet événement soudain un intérêt extraordinaire, que rien ne pouvait expliquer, l'annonce d'un cataclysme inévitable. Nous étions des citadins dans l'âme, du moins était-ce ainsi que je considérais notre couple, et ce coup de tête que nous avions eu d'élever nos enfants à la campagne avait donné lieu à des démarches tambour battant. En deux semaines, nous étions devenus propriétaires de cette maison. J'avais du mal à m'en convaincre. Elle était à vendre depuis fort longtemps, sans avoir trouvé preneur. Son prix ridiculement bas

nous avait happés. Le vendeur avait évoqué ce problème de cadastre, mais qui serait réglé à un coût raisonnable, avait-il assuré.

Ce jour-là donc, cette voiture, une Ford de couleur marron à la carrosserie fatiguée, est apparue par la droite, en provenance du village, et a ralenti sur deux cents mètres avant de s'immobiliser tout à fait devant nous. Alors, je regardai mon homme, il me regarda, dans le silence incrédule qui précède les orages. Le conducteur était un type banal, d'une trentaine d'années. Il contempla les murs, le toit, la façade, comme si nous n'étions pas là. Ses yeux lourds, tristes. Ses mâchoires crispées. L'impression qu'il donnait de se pétrifier. Sa voix étranglée résonna curieusement dans l'immensité brûlante.

Il était né dans cette maison, qu'il disait. Il voulait la revoir. Si on pouvait accepter de le laisser entrer, il serait content... est-ce qu'on comprenait? Bien sûr. Ce n'est pas tous les jours qu'on a de la visite, avons-nous stupidement répondu. Il rangea sa voiture sur le côté. D'un pas lent, il grimpa les trois marches menant à la cuisine d'été et ouvrit la porte. Après avoir échangé quelques civilités d'usage avec nous, il se détourna et se mit à errer dans toutes les pièces. Nous étions sur ses talons, les bras croisés, ne sachant que faire. De temps en temps, il respirait profondément, essuyait une larme, reniflait. Dans le salon, il s'arrêta devant la porte d'entrée principale. Une porte condamnée que nous n'avions pas encore ouverte. Il resta longtemps devant cette porte, les épaules affaissées. Puis, il sembla se souvenir de notre présence et tout à trac, sans se retourner vers nous, déballa tout, raconta tout, par salves, ne s'arrêtant que pour prendre son souffle ou pour pleurer.

«On était plusieurs dans la maison. Dix enfants. On n'a pas eu la vie facile. Oh non! On était connus dans le village. Tout le monde savait qui on était. Vous demanderez autour de vous si le nom de Filiatreault leur dit quelque chose, à tous ces salauds. Y ont jamais rien fait pour nous autres. Crisse qu'on était seuls...» Il sortit un mouchoir de sa poche, tamponna ses yeux, se moucha bruyamment et reprit: «La semaine passée, mon père a téléphoné de l'hospice. Il achève. Il voulait que j'aille le voir. Je lui ai dit qu'il pouvait crever. Il pleurait au bout de la ligne. Il me suppliait. Je lui ai dit tu peux crever, chien sale. J'ai téléphoné à mes frères, à mes sœurs aussi. Faut qu'on se tienne, faut pas qu'on y aille. On veut qu'il crève tout seul. Bien fait pour lui. Y faut pas qu'on faiblisse. Regardez ici! fit-il en désignant un trou profond dans le chambranle. C'est la trace d'un gros clou qu'il a enfoncé là, un soir qu'il avait trop bu, comme d'habitude. Il nous a battus. Toute la gagne. Ça a duré des années. J'ai pas connu d'autre chose. Ce soir-là, il a pris ma mère par les cheveux, il l'a jetée dehors. C'était l'hiver. Il faisait un froid épouvantable. Ma mère pleurait pour qu'il la laisse entrer. Il a planté un gros clou pour bloquer la porte. C'est ça, le trou qu'on voit encore! Il nous a empêchés de faire entrer notre mère, à coups de pieds et de claques par la tête. C'est nous autres, tous les enfants, qu'on a réussi à traîner mon père dans leur chambre. Il a fini par

tomber en travers du lit, il s'est endormi d'un coup; on a ouvert à notre mère par la cuisine d'été, elle tremblait comme une feuille, elle a été ben malade après ça. Il buvait tout le temps, il nous battait. Il battait ma mère, on essayait de la protéger, mais quand on faisait ça, il nous battait. Ma mère n'avait plus de cheveux au-dessus du front, parce qu'il avait l'habitude de l'attraper par là pour lui donner une volée. Une fois, je me rappelle, elle avait travaillé dur toute la journée dans la cuisine pour faire des conserves. Je ne sais pas si vous vous imaginez l'ouvrage que ça représente. Tous les bocaux étaient scellés sur la table, sur les comptoirs, il y en avait partout. Mon père est rentré saoul à trois heures du matin. Il a ouvert tous les bocaux. Il était comme ça. Quand ma mère a vu ça, elle a rien dit parce que si elle s'était plainte, il l'aurait battue. On est tous venus au monde icitte, dans la chambre qui est là.» Et il désignait notre chambre, celle que nous avons choisie parmi toutes les chambres. «Et puis, ma mère est morte. Elle...elle...» Et là, il s'arrêta tout à fait, le corps secoué. Nous avons attendu. Moi, j'étais insensible. Je m'étais coupée de ça, déjà. Je ne voulais pas savoir. Je voulais qu'il garde son poison pour lui. Mais il a poursuivi: «Elle s'est jetée dans la rivière, du haut du pont, la tête la première. Dès que j'ai pu, je suis parti d'ici. On a tous sacré notre camp. Aussitôt qu'on a eu l'âge. Il est resté tout seul dans la maison, jusqu'à ce qu'il soit trop vieux pour se débrouiller. On n'est même pas allés le reconduire à l'hospice. On a téléphoné pour qu'ils viennent le chercher. Qu'il crève. Aujourd'hui, il nous appelle tous les jours, il dit qu'il regrette, il braille au téléphone, il dit qu'il veut nous voir avant de mourir. Des fois, il appelle deux fois dans la même journée. Dernièrement, j'ai quasiment eu envie d'y aller. J'me disais qu'y faisait pitié. C'est pour ça que j'ai décidé de venir faire un tour ici. Asteure que c'est fait, je me dis que je fais bien de ne pas me laisser avoir. Faut pas qu'j'aille le voir, ni moi ni personne. J'sais pas si vous comprenez?» On a dit oui. Il nous remercia vivement de l'avoir fait entrer. Nous lui avons dit: repassez quand vous voulez, monsieur, si ça peut vous faire du bien. Il a dit: je ne pense pas. Il est remonté dans sa voiture et il est reparti. Nous avons suivi le véhicule des yeux jusqu'au village et on est restés sur le balcon encore longtemps, sans parler. Cette nuit-là, on ne s'est pas touchés.

Au lever du soleil, le lendemain, j'ai vu le voisin revenir de l'étable et entrer chez lui. J'ai marché d'un pas résolu jusqu'à sa maison. Elle était comme la nôtre. J'ai frappé à la porte-moustiquaire, sa fille est venue m'ouvrir. Le bonhomme était assis au fond de la cuisine, dans une vieille chaise berçante. Il avait l'air surpris de me voir. Il ne s'est pas levé pour m'accueillir. Il tassait son tabac dans sa pipe, en me demandant comment on trouvait ça, dans le coin. Je lui ai raconté notre visite de la veille. J'aurais voulu qu'il me dise que tout ça c'était du délire, du grand guignol, et que le type nous avait menti, ou encore que lui n'était au courant de rien. Il a gardé le silence longtemps. Il regardait dehors. Alors j'ai dit que je m'en allais, que

visiblement, je le dérangeais. Puis, il a ouvert la bouche : « C'est vrai, elle s'est jetée du pont. Je m'en rappelle, y avait pas de lune cette nuit-là. » Il expira une bouffée et conclut, comme un homme qui a fait son devoir : « Dans l'temps, on se mêlait de nos affaires ! » Par la fenêtre, je vis une volée d'étourneaux lever de terre. C'était un nuage noir qui bougeait comme une méduse.

Nous avons remis la maison en vente.

# Nancy R. Lange

## *F comme...*

Je suis la fille de ce qui me bafoue. *F comme fille. F comme fendue.* Viens ici dit-il et il met son pénis d'homme dans la main d'une petite fille belle qui n'est pas moi mais que j'aime et qui m'aime. La petite est lumineuse, avec des étoiles encore aujourd'hui dans ses yeux de femme, des boucles soyeuses et cascadantes, à me dire ce qui ne se raconte pas quand l'enfance se fracasse avec un son de cristal taillé jeté au plancher. Quarante ans plus tard, elle ne se contient plus mais même avec les mots sales de l'histoire dans sa bouche, elle est lumineuse. À ce stade de l'histoire, je ne suis pas au monde et elle n'est qu'une petite fille encore, la poitrine plate et sans aucun poil sur sa peau de lait, une petite fille qui a suivi de ses pas dansants cet oncle qui a tellement le tour de la faire rire. Il a le tour, il a vraiment le tour et l'attire dans ses méandres à lui, du côté de l'ombre malsaine où les rires se taisent, du côté du secret, de la tache indélébile, de la honte. *Viens ici ma fille...* Quand elle confiera sa détresse à ses parents, on lui dira : « *N'en parle surtout pas à tante. Ça lui ferait tellement de peine.* » Les parents iront rencontrer la tante et l'oncle et la maison sera ensuite évitée ainsi que ses occupants, le père surtout, l'Ogre au rire contagieux, l'Ogre au corps carnage. Où est-elle l'insurrection du père, la colère du chevalier qui aurait dû la défendre? De ce qui s'est dit derrière les portes closes, elle ne saura rien et il ne sera plus question de l'incident, comme si cela n'avait jamais eu lieu. Pendant un certain temps, ils ne se verront plus. La sœur ne verra plus la sœur et l'enfant sera à l'abri de l'oncle visqueux. Incroyablement pourtant, ils finiront par recommencer à le visiter, à fréquenter le château de l'Ogre. Et ça arrivera encore. « *Il est l'heure de manger. Je vais monter réveiller la petite de sa sieste. Ne vous dérangez pas. Je m'en occupe...* » Ça recommencera. « *Ne parle pas. Ne dis rien. On va t'entendre...* » Et ça arrivera à d'autres. Je ne le saurai que plus tard, beaucoup plus tard, quand l'Ogre sera mort depuis longtemps. Je l'apprendrai et le décor s'effondrera, révélant des jeux de coulisses dont je n'ai jamais eu idée mais dont des murmures s'échappaient parfois, des réflexions amères qui fusaient par les lézardes que le temps inflige aux secrets les mieux scellés.

Le savais-tu maman? Et ta mère, le savait-elle? Comment a-t-elle fait? Comment a-t-elle pu vivre avec une telle horreur, dormir pendant tant d'années aux côtés d'un tel monstre? C'était donc ça, cet espoir d'un ailleurs meilleur, d'un ciel à venir, puisque l'enfer prenait la moitié du lit conjugal et ronflait sans remords ses nuits sans cauchemars?

Grand-mère de charité, d'abnégation, d'écoute, de dévouement, de labeur patient et continu, le rire facile, soleil puissant, douée pour le bonheur et la saveur des petites choses. Grand-mère, je le comprends à présent, d'Omerta puissante, la honte soigneusement tue, reprise comme les vêtements à petits points parfaits jusqu'à ce que rien ne dépasse, n'y paraisse, les ongles nettoyés méticuleusement au citron, les vêtements bien repassés, les boucles en place, toujours bien mise, la maison propre avec des fleurs et des couleurs gaies partout, le jaune clair prédominant pour faire entrer la lumière et chasser la grisaille, la laideur tapie dans les coins d'ombre.

Bien, bien, bien, bien, bien. Bien mise, bien coiffée, bien propre. Irréprochable. Bien, bien, mal. Mal, sale, noir. Le noir, quand on le coupe en morceaux égaux et qu'on mélange ceux-ci avec des couleurs vives, on peut en faire une belle courtepointe, un confortable, une couverture lourde sous laquelle on se blottit la nuit dans la vieille maison glaciale tandis que le vent siffle autour des murs qui craquent. Tu en feras des tonnes, grand-mère, de courtepointes et de la couture et tu emmitoufferas ta famille pour la protéger du froid coupant et tu tiendras ta langue, souvent, t'efforçant de ne pas provoquer ton homme. Quels choix t'avaient été dévolus à toi, aînée de quatorze enfants sur une ferme de colons au début du siècle? Une nouvelle vache à traire à chaque anniversaire, du cœur à l'ouvrage et un jour toutes les vaches menées à l'abattoir parce que dites malades d'une épidémie dont tous soupçonnaient qu'elle n'avait été inventée que pour saigner à blanc les petits cultivateurs. Ensuite il y eut la ferme vendue, ta vie à la manufacture, l'école que tu ne pus fréquenter bien longtemps car il fallait gagner son pain et pourtant tu en parlais sans rancœur. Tu avais cette capacité incroyable à voir le bon côté des choses, toujours. Entre religieuse, institutrice et vieille fille ou mère de famille, ton choix s'était vite fixé et tu t'attendais, en te mariant, à suivre les traces de ta mère avec une marmaille nombreuse mais le ciel n'avait pas voulu. Après deux enfants, c'était fini.

Comment voyais-tu le monde, toi qui n'as vu une voiture pour la première fois qu'à l'âge de quatorze ans? J'approchais la trentaine quand tu me racontas comment tu avais été tétanisée la première fois que la colère de mon grand-père s'était manifestée et qu'une boîte de conserve t'était alors passée à quelques pouces de la tête. Vous étiez mariés depuis peu. Ton frère, appelé au secours, n'avait pu y changer grand-chose, je suppose. Ce grand-père-là, je ne l'ai jamais connu. Toi, tu vivais avec. Qu'aurais-tu pu faire d'autre que de rester et de faire avec? Jusqu'à la fin de ses jours, ce serait lui, ton homme, il fallait apprendre à composer. *F comme foutue*. J'avais grandi, tu me racontais cet épisode et je ne le reliais à rien. Je ne savais pas encore les petites filles brisées, je n'avais aucune idée jusqu'à quel point rien ne t'avait été épargné. Des phrases t'échappaient pourtant à l'occasion qui auraient dû me mettre la puce à l'oreille, lorsqu'on te demandait,

entre autres, pourquoi tu ne t'étais jamais remariée, alors que tu étais veuve depuis plus de vingt ans. *Un homme, j'en ai eu un dans ma vie. Il n'y en aura pas d'autre.* Je croyais que c'était parce que tu n'avais pu l'oublier. J'avais raison. C'est quand je pensais que c'était par grand amour que tu ne l'oubliais pas que j'avais tort.

Tu n'as vu une voiture pour la première fois qu'à quatorze ans mais tu apprendras à conduire et tu t'éduqueras par tes lectures. Et tu te saigneras à blanc et travailleras nuit et jour, blanchisseuse, serveuse, vendeuse de corsets et de produits de beauté tout à la fois pour que ta fille, elle, ait une éducation chez les sœurs où n'étaient admises normalement que les filles de famille aisée. Ta fille aurait voulu devenir médecin mais ça ne se faisait pas aller vivre seule à la grande ville à l'époque et il n'y avait de l'argent que pour instruire un enfant. Ce sera son frère qui sera choisi, son frère qui ne terminera jamais ses études au collège. *F comme fille. F comme flouée.* Grand-mère grasse et forte, immense, avec ta voix de camionneur, à fumer tes cigarettes à la chaîne à longueur de journée. *F comme forteresse.* Grand-père conteur, hâbleur, drôle, si drôle avec ses chansons, ses histoires, drôle à pisser de rire. Grand-père à la belle voix de basse, solennel, chantant le Minuit chrétien, puis nous tous à genoux pour la bénédiction, se prenant au sérieux dans son rôle de patriarche protecteur, quelle ironie, visage à deux faces, une qui me restera cachée tant d'années, je ne connais que l'autre. Les cadeaux pleuvent, les gâteries, l'amour fou, l'adoration. Il me faudra attendre qu'ils soient tous morts, mes grands-parents et mes parents pour qu'on me parle des mains baladeuses de mon grand-père, saisissant sans vergogne les seins et les fesses des femmes dans les fêtes de famille, belles-sœurs et nièces taponnées allègrement, où y a de la gêne, y a pas de plaisir, l'alcool coulant à flots même pendant la prohibition, produit à même l'alambic caché sous la maison. Grand-père bootlegger, toujours prêt pour le party... Grand-père, premier debout dans la maison, à partir le poêle à bois... Grand-père, je descendais te rejoindre le matin tôt, avec un bonheur sans mélange. Je dormais dans tes *petits corps*, ces T-shirts blancs que tu portais sous tes chemises l'hiver et qui me descendaient jusqu'à la mi-mollet, *la jaquette du petit Jésus*, disais-tu. Je grimpais sur la chaise, le nez à peine quelques pouces au-dessus du formica de la table de la cuisine et tu me versais quelques gouttes de ton café dans une tasse de lait chaud, juste assez pour le colorer et pour que j'aie l'impression de prendre le café avec toi. Puis tu t'installais à table avec moi pour manger ta graisse de rôti et moi, mon pain à la confiture, et nous devisions gravement des choses sérieuses que je te racontais et que tu écoutais avec attention.

Ce grand-père-là, je l'aimais à la folie. Nous l'aimions tous. Jeune, il était très beau, paraît-il. En étais-tu follement éprise, grand-mère? J'ai été édifiée par ta vie de courage, d'amour, d'abnégation et de dévouement, à travailler encore après le travail, bénévolement,

auprès des pauvres, des handicapés, des filles-mères, des prisonniers, à chercher à mettre un baume sur la misère du monde. J'admire la force de ta ferveur, ton sens de la charité chrétienne. J'y vois aujourd'hui un désir de réparer aussi pour les actes commis, dont tu avais connaissance et que tu passais sous silence car telle était la religion aussi : une culture de la honte et du bâillon. Comme tu as dû te sentir abjecte, en te taisant, de te faire la complice de cet époux qui, malgré les retraits dans des monastères où tu le traînais une fois par année pour le soumettre entre quatre murs aux sermons du curé, ne se corrigeait pas. Prier te suffisait-il ? *F comme Foi.*

J'avais quinze ans. À mes amies d'école qui rêvaient famille à venir, je rétorquais : *Je ne me marierai jamais et je n'aurai jamais d'enfant. Je le sais car quand je regarde l'horizon de ma vie, je n'y vois personne. Seulement moi, moi seule, debout à l'horizon. Moi, voyageuse, affranchie. Moi : l'aventurière.* Me parlaient en sourdine, telle à une sourcière, les nappes phréatiques du secret. Instinctivement, je tressaillais, reconnaissais le débordement dans ton affirmation lancée avec véhémence. *« J'ai eu un homme dans ma vie. C'est assez. Il n'y en aura pas d'autre. »* Oui, tu les voulais fortes, tes filles, grand-mère, et aussi les filles de tes filles afin qu'elles puissent se dresser face à l'Ogre et échapper à son emprise, alors patiemment, un jour à la fois, tu enfantas une lignée d'amazones. Méfiance informulée à l'égard des hommes. *D'un homme, ma fille, tu ne dépendras point,* inscrit en soi comme un sceau secret. *F comme filiation.*

Longtemps j'ai cherché l'amour. Longtemps, j'ai cherché l'homme qui me choisirait libre. Avant de le chercher, je l'ai fui. J'avais quinze ans. Je n'avais jamais pensé qu'il put y avoir une différence entre ce qui m'était dévolu et ce qui était dévolu aux hommes. Encore aujourd'hui, il m'est difficile de croire que cela puisse être. Je suis la fille de ce qui me bafoue mais je suis aussi la fille de celles qui m'ont construite. Debout sur l'horizon, j'appelle l'orage. Je serai celle qui lavera la honte des femmes. Je serai celle qui parlera, qui mettra des mots sur les méfaits de l'Ogre : épouvantable, infâme, inexorable.

De la mort de l'Ogre à aujourd'hui, le secret. T'es-tu repenti grand-père ? *Mon Dieu, je vous donne mon cœur et mon âme...* Et le corps des petites filles ? Elle n'avait que cinq ans, grand-papa, avec ton pénis dans sa main tremblante, et il y en a eu d'autres. Maudit cochon. Tu n'as jamais demandé pardon. Ni à elle ni à ceux qui te suivaient, les enfants, les petits-enfants. Tu t'es tu et on ne peut pardonner ce qu'on ne sait pas. Puis, plus tard, lorsque tous sont sous terre déjà et qu'on apprend, qu'enfin on sait et que dans la révélation qui s'en suit, on se comprend mieux soi-même aussi, on éprouve de la pitié ou du mépris. Tu aurais pu nous briser toutes, grand-père, mais les femmes de ma lignée sont fortes. Ton trône s'est écroulé. Tu ne règnes plus dans ma mémoire. *F comme femme. F comme fière.*